



Abbott et la micro-histoire

Claire Lemerancier

► To cite this version:

Claire Lemerancier. Abbott et la micro-histoire : Lecture croisée. Didier Demazière; Morgan Jouvenet. Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago, Editions de l'EHESS, pp.tome électronique - 2016, 9782713224980. hal-01292848

HAL Id: hal-01292848

<https://sciencespo.hal.science/hal-01292848>

Submitted on 23 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire LEMERCIER

Abbott et la micro-histoire

Lecture croisée

J'ai appris à devenir historienne à la fin des années 1990, en lisant des textes issus de la réception française de la *microstoria*. J'ignorais alors tout d'Andrew Abbott mais, quand j'ai découvert ses travaux, j'y ai reconnu un terrain familier, une sorte de prolongement logique de la micro-histoire. Ce constat n'est pas répandu : l'article dans lequel Jean-Louis Fabiani (2003) présente Abbott aux historiens francophones ne parle pas de micro-histoire, et à peu près aucun texte aisément accessible en ligne ne met en rapport les deux références¹. C'est donc délibérément que Claire Zalc et moi avons présenté, dans un petit manuel, comme une proximité ce qui ne relevait d'aucune généalogie intellectuelle directe (Lemerrier et Zalc, 2007, p. 93-97). Nous y décrivions l'analyse de séquences, et plus largement la vision holiste et morphologique des carrières défendue par Abbott, comme particulièrement adaptées à une pratique micro-historienne².

Il s'agit d'une situation classique dans l'évolution des disciplines, selon Abbott lui-même : des scissions successives dans des branches différentes produisent des rameaux qui peuvent être considérés comme relativement proches au sein de leur propre génération, alors même que leurs ancêtres communs sont éloignés dans le temps. Cette proximité peut être mobilisée comme un argument dans chaque branche, mais ces généalogies différentes sont aussi propices aux malentendus. Abbott évoque cette situation en prenant précisément l'exemple des rendez-vous manqués, aux États-Unis, entre la « sociologie historique » – née en réaction à la manière dominante de faire de la sociologie, empruntant notamment à l'histoire l'écriture de grands récits – et l'« histoire science sociale » – née en réaction à la manière dominante de faire de l'histoire, empruntant notamment à la sociologie des manières de quantifier (Abbott, 1991 et 2006, p. 47).

Les textes d'Abbott, qui relèvent de la « sociologie historique », et la micro-histoire, une des variétés de l'« histoire science sociale » à

¹ D'après une recherche réalisée en mai 2011 avec Google, Google Scholar, Google Books et sur les principales plates-formes de revues francophones et anglophones.

² Le texte de Claire Zalc, « Trajectoires de persécution. Apports de la lecture d'Abbott à l'écriture historique », dans le volume 1 de cet ouvrage (voir @p. XXX), constitue à certains égards le pendant empirique de celui-ci. Mes remerciements vont aussi à Michela Barbot, Daniel Benamouzig, Pierre François, Carine Ollivier, Paul-André Rosental et aux éditeurs de cet ouvrage.

l'européenne, entretiennent ce même type de rapport fait de proximité et de distance. Il me semble utile d'exposer ici en quoi leurs affinités peuvent être intéressantes et faire progresser les deux disciplines. Pour cela, j'utiliserai ma propre définition d'un objet du passé récent, la « micro-histoire », pour servir un propos programmatique (sur cette démarche, voir Abbott, 1999, chapitre premier), tout en sachant qu'il y a bien d'autres manières possibles de mobiliser cet héritage (voir par exemple Cerutti, 2008 et Trivellato, 2011). Les historiens qui partageraient cette définition trouveront chez Abbott des concepts et des méthodes compatibles avec leurs propres questionnements et susceptibles de les faire avancer. J'espère aussi inciter des sociologues inspirés par Abbott à aller chercher le même type de ressources dans des textes d'histoire parfois peu connus, ou connus pour d'autres raisons.

Je partirai de l'affinité sans doute la plus nette entre Abbott et la micro-histoire, qui les distingue par rapport à leur discipline respective : le goût de l'expérimentation, à tous les sens du terme, c'est-à-dire à la fois de l'innovation méthodologique, du jeu et de la rigueur scientifique. J'évoquerai ensuite le statut de l'écriture, et par ce biais le rapport aux sources, dans chacun des corpus, puis le statut de la description, de l'explication et de la modélisation. Sur ces deux points, malgré des aspirations et des rejets communs, les différences, qui peuvent aussi être vues comme des complémentarités, sont plus nettes entre Abbott et les micro-historiens : elles découlent du contexte de chaque discipline et du public pour lequel leurs textes ont été écrits.

Expérimenter

Dans son petit manuel d'heuristique, Abbott (2004) plaide pour les alliances inhabituelles, l'exploration de cases généralement vides des tableaux croisés, des chemins de traverse méthodologiques : il postule que c'est en ne faisant pas comme tout le monde que l'on se donne de meilleures chances de faire avancer la connaissance. Plusieurs de ses travaux se fondent sur la prise au sérieux d'une expression en apparence paradoxale, par exemple le « positivisme narratif », ou d'une importation qui pourrait sembler sauvage, comme celle du concept de fractale en histoire des disciplines (Abbott, 2001a). Forger, voire forcer des alliances, décontextualiser des méthodes, avec une forme de légèreté dans l'écriture, mais aussi une réelle persévérance dans l'exploration des effets d'*estrangement* produits : c'est là exactement la démarche promue par un compagnon de route assez atypique des micro-historiens français, en référence tant aux formalistes russes qu'à la démarche des sciences exactes (Milo, 1990 ; Milo et Boureau, 1991 – sous-titré « Essais d'histoire expérimentale »). Un peu plus sage, l'ouvrage dirigé par Bernard Lepetit (1995) qui regroupe nombre de micro-historiens a pour titre *Les formes de l'expérience* et renvoie aux deux sens du terme : non seulement à la nécessité de se pencher sur l'expérience vécue des hommes et des femmes du passé (plutôt que de l'oublier au profit d'agréats statiques),

mais aussi à l'expérimentation en tant que manière de faire de la recherche.

Dans l'écriture d'Abbott, la volonté de surprendre le lecteur, voire de l'amuser, en tout cas de se présenter comme un chercheur joueur, coexiste ainsi avec la revendication du sérieux méthodologique et de l'ambition théorique. Une bonne illustration en est le chapitre 7 de *Time Matters* (Abbott, 2001b), qui peut pousser d'autant plus loin une discussion d'inspiration philosophique sur les individus et les temporalités qu'il utilise comme fil rouge une histoire de chasse à la baleine glanée lors d'un colloque. Il s'agit ici de style, mais pas seulement. C'est aussi un marqueur de la position d'expérimentateur qu'il revendique : essayer des choses nouvelles, parfois d'apparence fantaisiste, pour produire un savoir positif dont la pertinence peut être testée, le cas échéant, par des méthodes quantitatives. Dans le même chapitre de *Time Matters*, tout en réfléchissant à la plasticité du passé eu égard aux réinterprétations qu'il permet depuis différents présents, il insiste aussi et surtout sur la viscosité (*stickiness*, 2001b, p. 237) de ce même passé : celui-ci est suffisamment solide pour qu'il soit possible de dire si l'on se trompe ou non à son sujet.

Cette double connotation de l'expérimentation, ludique, mais aussi sérieuse, liée à la revendication d'une forme de positivisme, se retrouve chez les micro-historiens (Rosental, 1996a, parle d'« optique néo-rationaliste » et de « néo-positivisme »). Cette posture n'est pas très commune en histoire ; elle ne leur est d'ailleurs pas toujours clairement reconnue par les autres historiens. Le rapport à la preuve varie en effet énormément entre les auteurs qui se revendiquent de la micro-histoire, en particulier selon la langue d'expression. La version anglophone du courant, la *micro-history*, apparaît de ce point de vue très éloignée de ses sources italiennes : toutes deux partagent l'intérêt pour le récit de trajectoires et d'expériences individuelles, mais la *micro-history* revendique le comblement de certains blancs des sources par l'imagination (en défense de ce courant, voir Magnússon, 2003, et sur sa fortune éditoriale Trivellato, 2011). De ce fait, dans les pays anglophones, la micro-histoire en général est souvent considérée comme une variante du « postmodernisme » - ce qui contredit directement les aspirations des micro-historiens italiens et français. Le terme « postmodernisme » ne désigne pas, en histoire, un courant constitué, mais recouvre un ensemble de travaux qui, à partir de la fin des années 1970, mettent l'accent sur tous les éléments classiquement associés au pôle de l'interprétation plutôt qu'à celui de la synthèse, si l'on suit la description d'Abbott (2001a et plus spécifiquement pour l'histoire, 2007a, p. 69) : insistance sur la complexité, thématiques culturelles, interprétation fine d'un petit nombre de sources souvent elles-mêmes littéraires, importance de l'écriture. Le *linguistic turn*, qui propose d'écrire principalement une histoire des relations entre textes, ces derniers étant considérés comme la seule réalité, représente sans doute la partie la plus structurée théoriquement de cet ensemble dit « postmoderne ».

Les micro-historiens, eux, participent d'un mouvement de remise en cause de la réification des catégories, qu'il s'agisse de celles des chercheurs ou des catégories sociales du passé, et d'interrogation portant sur leur construction, voire sur leur contingence. Cette position, constructiviste au sens large, peut facilement, dans le contexte historiographique des années 1980 (et peut-être encore aujourd'hui), être assimilée à l'idée que tout dans le passé est uniformément complexe et contingent, ou encore à un impératif radical d'abandon de toute catégorisation dans la recherche. Cependant, même si cela peut sembler contradictoire dans le cadre du « dépliant méthodologique » standard (Abbott, 2006, p. 61), les micro-historiens ont tout aussi régulièrement affirmé leur attachement à la notion de preuve et, pour le dire là encore en termes abbottiens, à la *stickiness* du passé. En particulier, ils se sont élevés de façon précoce et violente contre le *linguistic turn*, ainsi que contre l'importation en histoire de propositions radicales d'origine anthropologique (« geertzisme », refus des catégories étrangères à la culture étudiée) : ils les accusaient de stériliser la recherche, et même de mener à une forme de relativisme (Levi, 1985 ; Ginzburg, 1993 ; Cerutti, 1995). Plus étonnant encore si l'on en reste à une historiographie binaire opposant positivistes et postmodernes : en pleine période de critique de l'histoire sociale quantitative, menée notamment à l'encontre de son mépris pour l'historicité de ses propres catégories, des historiens français se revendiquant de la micro-histoire fondent en 1986 *Histoire et Mesure*, revue qui publie à la fois des articles consacrés à l'histoire des statistiques et des pratiques de mesure (« histoire de la mesure ») et à l'histoire quantitative (« mesure de l'histoire »), en comptant sur leur fertilisation croisée (Béaur, 1996).

Tout cela donne à la micro-histoire un statut un peu à part dans l'historiographie. De la même manière, dans un manuel de sociologie des professions où il oppose les points de vue fonctionnaliste et constructiviste radical, l'auteur est contraint de présenter un peu à part la position d'Abbott (Champy, 2009, p. 177). Ce désalignement partiel peut conduire à décevoir aussi bien les publics « qualitatistes » que « quantitativistes » (Abbott, 2001b, p. 281) ; réciproquement, elle rend les micro-historiens et Abbott intéressants pour qui veut dépasser le clivage entre « quanti » et « quali ». Cette ambition n'a bien sûr rien d'original – Abbott ne se prive pas de la railler (*ibid.*, p. 282). Mon pari, partagé avec des sociologues (Lemerrier et Ollivier, 2011), est toutefois que les manières précises de dépasser le clivage proposées tant par Abbott que par les micro-historiens, quoiqu'elles soient un peu différentes entre elles, sont complémentaires. Une fois rapprochées (et mises en pratique, lorsqu'elles sont restées au stade programmatique), elles pourraient donc produire du nouveau – plus précisément, des descriptions abstraites, attentives à la morphologie et permettant de mettre en évidence des mécanismes génératifs grâce à une démarche expérimentale.

Écrire

Un autre point commun rapproche, au premier abord, Abbott des micro-historiens en les distinguant cette fois non pas des postmodernes, mais de leurs collègues soucieux comme eux d'expérimentation et de preuve : il s'agit de leur rapport à l'écriture et à la littérature. Abbott porte un grand intérêt à la manière d'écrire les sciences sociales et n'hésite pas, pour en parler, à faire appel par exemple à Roland Barthes. S'il ne se focalise jamais sur l'écriture romanesque, il plaide régulièrement pour un « positivisme narratif » (en particulier dans Abbott, 2001b) qui permettrait d'allier une approche descriptive et respectueuse de la temporalité des processus à une véritable rigueur démonstrative. La pratique des historiens constitue alors pour lui une référence souvent implicite ; l'écriture de Fernand Braudel fait exception, pour son feuilletage de trois temporalités davantage que pour son rapport à la narration *stricto sensu* (par exemple dans Abbott, 2007a, p. 89). Enfin, dans le même texte, Abbott insiste sur la nécessité, à côté de la narration, de reconnaître et de pratiquer un style qu'il appelle la « sociologie lyrique » – toujours de manière à la fois provocante et sérieuse, puisqu'il propose un parallèle assez précis entre le lyrisme en littérature et des exemples puisés dans des textes sociologiques. Il s'agit là de broser un tableau plutôt que de narrer, de décrire « le processus social vu à un moment » (*ibid.*, p. 76), quelque chose de situé dans le temps et l'espace, et d'assumer l'expression de sentiments du sociologue et l'appel à ceux du lecteur.

Quels récits ?

La *microstoria* est généralement reconnue pour l'originalité et la qualité de l'écriture de ses principaux auteurs. S'il n'en va pas nécessairement de même pour ses émules français déjà cités, comme Bernard Lepetit, Daniel S. Milo ou Paul-André Rosental, les deux groupes de micro-historiens partagent un rapport explicite au roman comme source de réflexion non seulement sur les manières d'écrire l'histoire, mais encore sur les questions de point de vue, de temporalité ou de causalité : la référence romanesque peut alors être présentée comme heuristique ou même remplacer une théorisation explicite. Gustave Flaubert, Léon Tolstoï ou Junichirô Tanizaki sont mobilisés pour parler des effets démonstratifs de la narration, des relations entre normes et pratiques ou encore de déterminisme (Ginzburg, 2003 ; Rosental, 2006 ; Bonneuil, 2001). La référence à Georges Perec renvoie aux tentatives de description exhaustive d'un lieu et aux réflexions sur les catégories de classement (Rosental, 1996b). De réels liens interpersonnels existaient du reste avec l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle), et l'expression même de « micro-histoire » est empruntée à un roman de Raymond Queneau, *Les Fleurs bleues* (1965).

Abbott et les micro-historiens ont donc pour point commun, lié à leur goût de l'expérimentation, le fait de discuter explicitement de style (le leur et celui de leurs collègues), de prendre au sérieux des modèles littéraires et de faire de la narration ou de la description non pas de simples

éléments décoratifs ou pédagogiques, mais une partie intégrante de la démarche de modélisation ou de démonstration. Toutefois, dans les deux cas, la question reste souvent incidente, et il n'est pas certain que leurs préconisations convergent.

En effet, bien qu'ils s'interrogent sur la restitution des logiques de trajectoires individuelles, les micro-historiens ont souvent adopté des formes d'écriture ayant peu à voir avec la narration romanesque. Elles font suivre au lecteur l'ordre de l'enquête historique plutôt que celui d'événements ou d'une vie (voir par exemple les ouvrages célèbres, pourtant centrés sur un acteur, de Ginzburg, 1980a, et Levi, 1989a). C'est bien sûr une réaction aux manières classiques, plus téléologiques, d'écrire et de penser l'histoire en général et les biographies en particulier (Levi, 1989b). De ce fait, il s'agit souvent moins de narration, ou même de « positivisme narratif », que d'une sorte de « sociologie lyrique » du passé. Le but est bien de faire partager au lecteur les émotions de l'historien, en décrivant le mieux possible plusieurs facettes ou échelles d'une situation. Mais ces émotions sont autant liées à l'enquête elle-même – la découverte de l'étrangeté d'une source, la conscience de l'ignorance de ce que les sources taisent, le sentiment de se perdre dans une situation complexe, puis d'en voir émerger tout de même des formes cohérentes – qu'à la situation historique évoquée : il s'agirait alors de « recréer une expérience de découverte » (Abbott, 2007a, p. 70). S'il est bien question de restituer quelque chose de l'expérience vécue des acteurs du passé, la médiation par le point de vue du chercheur et ses sentiments reste explicite ; c'est elle qui permet notamment de faire percevoir au lecteur les situations d'incertitude vécues par les acteurs (Levi, 1989a ; Abbott, 2007a, p. 86 insiste sur l'intérêt du lyrisme pour cela). « Le choix d'un mode d'exposition participe ici de la construction de l'objet et de son interprétation », conclut Revel (1996, p. 32-36).

Les micro-historiens ont ainsi fait de leurs livres, voire de certains articles, des récits de l'enquête plutôt que des récits tout court. Pour autant, il ne s'agit pas du récit type d'enquête fossilisé dans la forme standard des articles de sociologie quantitative (Abbott et Barman, 1997), auquel Abbott oppose ses alternatives narrative et lyrique. La forme particulière de lyrisme que les micro-historiens ont pratiquée est plutôt une extension consciente au travail sur archives d'une forme souvent adoptée par le récit d'enquête ethnographique, dont Abbott invite justement à imaginer des extensions en sociologie historique ou quantitative (2007a, p. 73). Les micro-historiens ont donc répondu par anticipation à cette demande, tout en recourant assez peu à l'expression de la subjectivité et aux personnifications (moins qu'Edward P. Thompson, un de leurs auteurs de référence, qu'Abbott mentionne comme exemple de lyrisme). En contrepartie, les réflexions d'Abbott sur les manières d'écrire la sociologie restent très utiles pour les historiens : en effet, même s'il existe de grands textes épistémologiques sur le récit en histoire, que cite Abbott, il y a beaucoup moins d'études empiriques ou de préconisations pratiques sur les manières d'écrire aujourd'hui. Il serait ici

utile de systématiser les réflexions des micro-historiens à partir de l'écriture romanesque, en lien avec celles d'Abbott.

Quelles sources ?

Pourquoi cette rencontre n'a-t-elle pas déjà eu lieu et pourquoi les historiens ont-ils si peu lu Abbott, alors qu'il a régulièrement travaillé sur le passé en utilisant non seulement des travaux d'historiens, mais encore des sources historiques, au grand dam de certains sociologues (Fabiani, 2003, p. 554) ? Une des raisons est sans doute liée à ce rapport au récit et à la présentation de l'enquête. Lorsqu'il travaille sur archives, notamment dans son histoire du département de sociologie de Chicago, Abbott (1999) adopte la manière d'écrire la plus classique en histoire. Il produit un récit chronologique dont les moments et les personnages clés sont bien individualisés, en croisant et référant ses sources, en constituant des bases de données prosopographiques et en accordant plus de confiance aux traces directes qu'aux entretiens rétrospectifs (p. 229). Il entrecoupe également son récit de notations explicatives souvent très psychologiques. La page 72, qui accumule les mentions de « déni » ou de « peur pathologique », en donne un bel exemple. Rien de choquant pour des historiens dans cette histoire non téléologique qui reconnaît la part des contingences et qui préfère suivre une généalogie descendante plutôt qu'ascendante (p. 3) ; mais rien de très novateur non plus. L'analyse historique fait figure de détour utile pour ancrer empiriquement un propos de portée plus générale : cela produit une narration classique, mise au service du positivisme, plutôt qu'une forme particulière de « positivisme narratif ».

Ainsi, dans ce texte, comme dans d'autres où il use intensivement de matériaux classiques des historiens (Abbott et Hrycak, 1990 ; Abbott, 1988, chap. 9), Abbott ne met pas en scène son rapport aux sources ; il ne s'interroge pas non plus sur leur matérialité et leur production (par exemple sur l'existence de *verbatim* des réunions de Chicago) : il en extrait au mieux des données, ni plus ni moins. C'est particulièrement frappant dans le cas des carrières de musiciens allemands (Abbott et Hrycak, 1990, p. 161), certes mis au service d'une démonstration de méthode. Constatant que nombre de musiciens mènent plusieurs carrières en parallèle, Abbott n'y voit qu'un problème technique qu'il résout en restreignant le groupe étudié, quand un micro-historien se serait sans doute saisi de cette question classique de pluriactivité pour s'interroger sur la manière dont celle-ci affecte les carrières et les catégories à utiliser pour la saisir. De même, à propos de la sociologie de Chicago, Abbott (1999, p. 96) explique bien qu'il est assez vain de classer des articles écrits autour de 1920 avec les catégories d'aujourd'hui ou même de 1930, mais il y voit un problème de méthode et non une occasion d'expérimenter. Il ne met jamais au centre de sa réflexion deux points très importants pour les micro-historiens : d'une part, la question de la production ou de l'absence de sources ; d'autre part, l'explicitation des catégories utilisées par les sources et de celles, différentes ou non,

choisies par le chercheur pour son analyse. C'est assez logique vu la position d'Abbott dans les débats en sociologie – ce n'est pas ce qu'il est important pour lui d'emprunter à l'histoire –, mais cela a pu contribuer à l'indifférence des historiens, et notamment des micro-historiens, à son égard.

Tout cela rend d'autant plus utile, aujourd'hui, une lecture croisée, en particulier dans le domaine de l'étude des carrières et des mobilités. Elle pourrait se nourrir à la fois des propositions d'Abbott sur les bifurcations et sur l'analyse de séquences et, en amont, pour la construction des données, des réflexions des micro-historiens sur les usages critiques que l'on peut faire des catégories, administratives ou non, par lesquelles nos sources désignent notamment des métiers et des lieux (voir par exemple Rosental, 1996b, 1999 et Zalc, 2010). Ainsi, en analyse de séquences, il y a actuellement beaucoup de discussions sur la manière de traiter des séquences multiples, en quelque sorte parallèles, rattachées aux mêmes individus – par exemple concernant l'engagement politique et la vie professionnelle (Blanchard, 2010). Il me semble que ces discussions ratent leur objet lorsqu'elles font comme si la définition de ces séquences était un fait de nature, alors que le découpage d'une vie en différentes séquences parallèles reste un choix du chercheur. Comme dans le cas des musiciens allemands d'Abbott et Hrycak, il peut choisir d'agréger ou non différentes positions cumulées à un même moment en une seule, de considérer ou non une mobilité géographique de la même manière qu'une promotion statutaire, etc. (pour une analyse de séquences historiques plus attentive à ces points, voir Mercklé et Zalc, 2014).

Modéliser

Les chantiers proposés tant par Abbott que par les micro-historiens en matière de réflexion sur l'écriture dans nos disciplines sont ainsi encore ouverts, et un échange d'outils entre eux serait profitable. En ce qui concerne les manières de décrire ou d'expliquer et en particulier le rapport à la modélisation, les deux corpus de textes offrent à la fois des programmes plus précis et davantage de réalisations. Là encore, ils ont en commun une prise de position fondatrice liée à plusieurs refus : ne pas renoncer à modéliser, au moins au sens d'abstraire, mais ne pas s'en tenir aux manières routinières de le faire ; rechercher des résultats marquants, plutôt que de mobiliser une artillerie méthodologique lourde et standardisée pour confirmer ce que l'on sait déjà (Ginzburg, 1980b). Mais dès que l'on y regarde de plus près, leurs propositions sont assez différentes, parce qu'elles sont indexées sur des routines propres à une discipline et à un continent, celles auxquelles elles s'opposent. Il me semble toutefois important de les allier aujourd'hui, en proposant les réponses des uns aux questions, restées ouvertes, des autres.

Quelles inspirations ?

Abbott et les micro-historiens partagent quelques inspirations dans d'autres disciplines ou sous-disciplines, même s'ils n'en font pas

exactement le même usage. Il en va ainsi de la géographie, bien présente chez les micro-historiens (souvent rattachés à l'histoire urbaine ou rurale), dans le sillage notamment des *Annales* et de Braudel, et qui les amène à s'intéresser, comme Abbott, à l'école de Chicago – voir par exemple Lepetit et Topalov, 2001 –, d'où une histoire et une sociologie qui revendiquent toutes les deux d'être à la fois morphologiques et situées ; elles s'attachent aux « formes spécifiques des pratiques concrètes d'un contexte » (Chiappori et Gribaudi, 2001, p. 284). Toutefois, les concepts et les métaphores qu'en tirent les uns et l'autre (échelles et formes, représentées souvent par des schémas, graphes ou cartes d'un côté ; juridictions, frontières, écologies de l'autre) ne sont pas tout à fait les mêmes et pourraient sans doute efficacement se compléter.

Une autre inspiration commune, peut-être moins évidente, vient de la démographie, à laquelle Abbott fait souvent des allusions élogieuses. Elle lui sert notamment à souligner que les entités étudiées par les sociologues ont des dates de naissance et de mort, plutôt que de persister hors du temps, et il s'en inspire dans un texte important sur les individus, publié dans une revue d'histoire ouverte à la démographie (Abbott, 2005). La référence est bien plus centrale chez les micro-historiens italiens (Giovanni Levi est à l'origine démographe) comme français, qui écrivent à un moment où la démographie historique tient un rôle central dans l'histoire inspirée des *Annales*. Aujourd'hui, la démographie a perdu sa place privilégiée en histoire, mais les historiens aussi bien que les sociologues inspirés par Abbott pourraient encore bénéficier de propositions méthodologiques issues de cette discipline. Il en va ainsi de certains raffinements de l'*event history analysis*, en particulier de ses versions « multiniveaux ». Celles-ci permettent de tenir compte de différents types de contextualisation, même si c'est en restant pour l'essentiel dans le cadre du « programme standard » tel qu'il est défini par Abbott. En effet, au lieu de postuler une indépendance radicale entre observations, elles prennent en compte le fait que des observations ponctuelles appartiennent à une même trajectoire, ou encore que des trajectoires se déroulent dans un même contexte local (pour une application micro-historienne : Bruno, 2010).

Enfin, certains micro-historiens italiens puis français ont repris et développé des propositions de Fredrik Barth. Celui-ci n'a en effet pas seulement pour point commun à la fois avec Abbott et avec les micro-historiens d'avoir mis les frontières et les catégories au centre de certaines de ses réflexions. Ce qui intéresse les micro-historiens dans son œuvre, c'est aussi une manière de définir l'objectif de la recherche en sciences sociales : la mise au jour de mécanismes génératifs relativement simples (mais ancrés dans une anthropologie moins simpliste que celle de l'*homo œconomicus*), qui peuvent pourtant donner naissance à des comportements complexes, et notamment à une grande variété de comportements au sein d'un groupe (Barth, 1981, et Rosental, 1996a). En effet, une ambition centrale pour la micro-histoire est de rendre compte de l'intégralité de la distribution du phénomène observé, c'est-

à-dire pas uniquement de la moyenne ou du mode, mais aussi de comportements minoritaires, voire d'exceptions : un bon mécanisme génératif est celui qui peut aussi les engendrer. C'est une des interprétations possibles de la formule délibérément polysémique d'« exceptionnel normal » (Grendi, 1977).

Quelles méthodes ?

Cette volonté de ne pas s'en tenir à l'homme moyen est une réaction explicite à la génération précédente de l'histoire quantitative. De ce fait, lorsque les micro-historiens ambitionnent de pratiquer des formalisations qui ne réduisent pas trop vite et de manière trop routinière la complexité du réel, ils n'envisagent pas cet objectif exactement de la même manière qu'Abbott. Ce dernier (par exemple dans Abbott, 2001b, p. 293) s'attaque surtout à la réduction que l'on opère lorsque l'on transforme un objet situé dans l'espace et le temps en un ensemble de variables que l'on manipule ensuite indépendamment les unes des autres ; il critique aussi l'usage de modèles linéaires, ou du moins limités à quelques dimensions. De ce point de vue, il peut sembler étonnant qu'il ne se soit pas saisi des propositions et des outils de l'analyse géométrique des données (l'analyse des correspondances multiples notamment), bien adaptées à sa revendication d'une posture descriptive et d'un espace de données qui conserve plusieurs dimensions, ainsi qu'à son refus d'oublier l'individu derrière les variables. Il s'agit certainement, pour des historiens ou sociologues français, d'un des outils les plus évidents à utiliser pour mettre en œuvre certaines propositions d'Abbott, à l'égal de l'analyse de réseaux, qu'il a citée plus souvent, sans pour autant la pratiquer.

Les micro-historiens, eux, lorsqu'ils critiquent les manières routinières de quantifier, n'ont pas en vue les régressions multivariées, très rares dans la pratique historique européenne jusqu'aux années 1990, mais plutôt de simples comptages, ou bien des courbes ou des tableaux croisés fondés sur une agrégation des données dans des catégories non discutées. Ils ne s'attaquent pas directement à la question de l'indépendance des variables entre elles, qui préoccupe Abbott : ils critiquent plutôt le caractère routinier des choix de catégories et la platitude des résultats obtenus. Selon eux, cette histoire sociale inspirée d'Ernest Labrousse ou d'Adeline Daumard ne fait plus que reproduire des descriptions de phénomènes massifs déjà bien connus : c'est leur équivalent de la réalité linéaire générale (*general linear reality*) pour Abbott (voir notamment Grendi, 1975, Grenier et Lepetit, 1989). Cette critique les amène à revenir sur les catégories des historiens d'aujourd'hui ou sur celles de l'administration du passé, qui sont utilisées comme variables dans ces tableaux et ces courbes de manière non réflexive, comme si elles relevaient de l'évidence. De ce point de vue, ils rejoignent les critiques d'Abbott sur l'*agency* qui est accordée subrepticement aux variables elles-mêmes, aux dépens des individus, dans les modèles causaux implicites ; ils partagent aussi l'attention qu'il porte à la manière dont ces catégories, comme institutions, naissent et meurent.

Ils ajoutent cependant à ces critiques deux autres insatisfactions vis-à-vis de l'agrégation routinière des données. Premièrement, les produits de l'histoire à la Labrousse ou Daumard sont des tableaux descriptifs plutôt que des modèles causaux ; même les courbes sont décrites sans que l'on y cherche une véritable dynamique sous-jacente. Certains micro-historiens se tournent donc, en réaction, vers les modèles économétriques, qui prennent justement de plus en plus en compte, dans les années 1980, des données recueillies à l'échelle des individus, les « données nominatives » qui sont la matière favorite des micro-historiens : ils cherchent à travers ces méthodes à éviter l'écueil d'un usage gratuit de la mesure, qui serait recherchée pour elle-même, et à introduire à côté un peu plus de modélisation. Sans être tous séduits par cette voie ni en faire une solution générale ou une méthode unique, ils y reconnaissent un renouvellement, qu'ils considèrent, au contraire d'Abbott, comme compatible avec les questionnements de la micro-histoire sur les structures ou contextes locaux (voir par exemple Bourdieu *et al.*, 2000).

Au contraire, malgré leurs références explicites à l'école d'anthropologie sociale de Manchester, la plupart des micro-historiens sont restés réticents envers l'utilisation d'une analyse de réseaux formalisée (voir Chauvard, 2004). De même, ils ont considéré avec circonspection l'analyse géométrique des données (Rosental, 1997) ou l'ont ignorée (comme l'analyse de séquences), sans doute parce qu'elle était considérée comme trop descriptive. Alors même que la micro-histoire met l'accent sur la notion de configuration, inspirée de Norbert Elias, le lien n'est en général pas fait avec l'idée de description de structures ou de recherche de motifs (*patterns*) que l'on retrouve chez les promoteurs de ces méthodes (Tilly, 2004, aussi bien qu'Abbott). La notion de structure, en particulier, reste associée en histoire aux tentatives de totalisation statique de l'ancienne histoire économique et sociale et à l'opposition entre structure et conjoncture : elle ne renvoie pas à une approche morphologique (voir notamment Lepetit, 1999). Pourtant, aujourd'hui, alors que la phase de réaction à l'histoire labroussienne est passée, ces méthodes structurales ou morphologiques semblent tout à fait adaptées à certains questionnements de la micro-histoire : elles permettent de ne pas réduire trop brutalement la complexité des données tout en y discernant des formes lisibles, et elles autorisent des allers-retours continus entre échelles à l'intérieur d'une même base de données. Cela dit, il s'agit là en général de décrire des distributions, dans une phase préliminaire d'analyse, plutôt que de mettre au jour directement des mécanismes génératifs (voir toutefois Lemerrier et Rosental, 2010).

En effet, la seconde insatisfaction des micro-historiens vis-à-vis de l'histoire sociale plus ancienne concerne, comme on l'a vu, l'oubli des situations ou des comportements minoritaires, voire exceptionnels (ceux qui permettent de réfuter les approches fonctionnalistes ou culturalistes). C'est ce qui les amène à recourir à l'idée de mécanismes génératifs empruntée à Barth. Ce dernier se référait explicitement à la théorie des jeux et à une forme d'individualisme méthodologique. De la même

manière, les micro-historiens ne renâclent pas au dialogue avec les économistes, même si cela les conduit à souligner qu'ils ont des conceptions différentes de l'individu et de la modélisation. Maurizio Gribaudi affirme même que dans les années 1970, avant les principales publications marquantes de la *microstoria*, « la référence centrale était explicitement la théorie des jeux, même si, dans son application, on construisait surtout des algorithmes narratifs » (Chiappori et Gribaudi, 2001, p. 296). Dans le même ouvrage, Jean-Yves Grenier (2001, p. 77-83) parle avec intérêt de la théorie des jeux et des *analytic narratives* (une proposition d'un groupe d'économistes) comme alliances du récit et du modèle, même s'il insiste sur la nécessité d'historiciser la notion de rationalité et souligne que la micro-histoire n'est pas directement issue de la théorie des jeux. Au contraire, Abbott, en dehors d'un hommage rapide dans *Methods of Discovery* (2004, p. 111), n'a à ma connaissance jamais discuté les travaux de Barth sur ce point. On peut sans doute y voir une conséquence de sa réticence plus générale vis-à-vis de la notion de « mécanisme », aujourd'hui revendiquée par la sociologie analytique, à laquelle il oppose celles de « relation » ou de « processus », au nom précisément du refus d'un individualisme méthodologique trop simplificateur (Abbott, 2007b) : pour lui, l'unité élémentaire reste l'interaction (c'était la transaction chez Barth), pas l'individu. Il insiste aussi sur les conflits de mécanismes qui pourraient se produire chez un même individu : une question qui renvoie à l'importance du conflit entre normes pour les micro-historiens (Cerutti, 2008).

Quels acteurs pour quels mécanismes ?

Plus fondamentalement encore, la notion même d'individu comme sujet privilégié et invariant de l'action est problématique pour Abbott³. Il ne fait en effet pas d'exception de principe pour les individus lorsqu'il affirme que toutes les entités stables sont au départ construites sur un système de frontières (Abbott, 1995). C'est peut-être un rappel utile pour les micro-historiens, dans la mesure où l'individu (personne physique, mais aussi, et en réalité surtout, nom que l'on suit dans les archives) a tendance à être le point fixe de leurs recherches : il se retrouve en conséquence exempté de la remise en cause des catégories qui touche par exemple le ménage ou la profession et il devient l'acteur privilégié, malgré l'accent mis sur les interactions et les stratégies collectives. Dans ses travaux empiriques, toutefois, Abbott ne fait pas vraiment autre chose que les micro-historiens, de ce point de vue : ses études de carrières se fondent sur des bases de données où chaque ligne désigne, de manière presque évidente, un individu (la notion de trajectoire complète implique que cette trajectoire concerne un invariant) et son histoire du département de sociologie de Chicago est une narration où agissent des hommes et des femmes. En outre, dans un de ses textes, il insiste sur la force et la consistance propre aux êtres humains en tant que porteurs d'un ensemble

³ Voir le texte de Pierre François, « L'action chez Abbott. Pierre de touche ou chaînon manquant ? », dans le volume 1 de cet ouvrage (voir @p. XXX)

d'expériences accumulées, transcendant de ce fait les découpages habituels de l'histoire en périodes (Abbott, 2005). Il reste que les méthodes qu'il a promues peuvent permettre de voir un peu autrement des données nominatives, par exemple en se représentant des individus comme des réseaux d'événements, ou bien en concevant des bases de données dans lesquelles les lignes du tableau sont des épisodes au sein de séquences d'emploi ou de migration, plutôt que des personnes physiques.

Quant à ses réticences à l'égard de la notion de mécanisme, elles constituent un garde-fou vis-à-vis du risque d'interprétation trop rationnelle ou trop stratégique, toujours présent en micro-histoire. Pour autant, certaines réinterprétations micro-historiennes des propositions de Barth sur les mécanismes génératifs semblent largement compatibles avec les préoccupations d'Abbott. En effet, leur ambition est d'obtenir une modélisation dynamique, au sens fort, mais aussi située, donc pas nécessairement celle de la sociologie analytique d'aujourd'hui. C'est le cas des travaux du mathématicien Noël Bonneuil, qui a collaboré avec des micro-historiens (Bonneuil, 2000, 2001 et 2010). En partant de techniques de modélisation fondées sur la notion de viabilité, il adopte sur les dynamiques historiques une perspective différente de celle, optimisatrice et tendue vers l'équilibre, qui domine en économétrie. La notion de domaine de viabilité suppose qu'un système – par exemple un groupe de pêcheurs ou une grande famille de Florence à la Renaissance – doit se maintenir dans certaines limites, faute de quoi il cesse tout simplement d'exister ; cela contraint sa trajectoire, mais sans lui assigner un chemin précis. Cette manière de voir les choses peut être, pour des historiens ou des sociologues, un outil d'abstraction, de modélisation au sens de description stylisée, qui les aiderait à faire converger les propositions d'Abbott et celles de Barth. Elle permet notamment de modéliser l'émergence d'acteurs collectifs à géométrie variable et élimine l'idée d'équilibre acceptée par Barth, pour considérer les situations observées comme un simple moment d'une trajectoire viable – d'un lignage, dans le vocabulaire d'Abbott – dans un espace des possibles⁴.

Par ailleurs, on peut lire les processus internes ou externes menant à l'évolution de la juridiction d'une profession (Abbott, 1988, p. 88-112) comme une série limitée de mécanismes génératifs capables d'engendrer la grande diversité des formes observées de division du travail entre professions. Abbott lui-même emploie du reste le terme « mécanismes » pour désigner ailleurs des processus comme la différenciation « fractale » des disciplines (2006, p. 55). On ne se situe certes pas là aussi près des interactions interindividuelles que dans le cas des mécanismes d'engendrement de trajectoires migratoires familiales décrits par Rosental (1999). Mais la formulation d'Abbott (1988, p. 90) selon laquelle « la structure du système [par exemple son degré de connectivité ou de hiérarchie] est le médiateur des effets de forces sociales plus larges sur

⁴ Voir Bonneuil, 1997, p. 948-949 ; pour des propositions techniquement différentes, mais qui discutent de Barth et d'Abbott dans cette optique, voir Cederman, 2005.

les professions individuelles » fait très exactement écho à celle de Rosental lorsqu'il généralise les résultats de son livre : « l'échelle mésoscopique, et plus exactement la façon dont les groupes, institutions et structures (dont la famille) sont organisés, médiatise les effets de l'environnement global. Ce sont eux qui canalisent la façon dont les individus réagissent aux changements macroscopiques » (2002, p. 156).

Enfin, un objectif encore plus général me paraît commun à Abbott et aux micro-historiens inspirés de Barth : celui de rendre compte d'une diversité de formes par des processus qui soient à la fois présentés de manière suffisamment abstraite pour être lisibles et tout de même compatibles avec des récits historiques fondés sur des sources (et non pas produits d'une simple expérience de pensée). Cet objectif a été explicité par Grenier (2001), qui souligne que le défi pour les historiens est de produire un modèle qui puisse être associé à un récit, et à un récit contextualisé. Au-delà des clarifications conceptuelles ou des innovations méthodologiques que permettrait l'extension de cette lecture croisée des textes d'Abbott et de ceux des micro-historiens, les lire ensemble et avec ceux de Barth permettrait ainsi de concevoir des mécanismes génératifs différents de ceux de la sociologie analytique, et en tout cas de mieux asseoir théoriquement une histoire ou une sociologie à la fois formalisée et située.

Bibliographie

- ABBOTT Andrew, 2007a, « Against narrative : A preface to lyrical sociology », *Sociological Theory*, vol. 25, n° 1, p. 67-99.
- 2007b, « "Mechanisms and Relations" : A response to the comments », *Sociologica*, n° 2, p. 1-22, en ligne : www.sociologica.mulino.it.
- 2006, « Le chaos des disciplines », trad. par Maxime Drouet rev. par l'auteur, dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (eds.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 35-67. Édition originale : Chapitre premier de *Chaos of Disciplines*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 3-33.
- 2005, « The historicity of individuals », *Social Science History*, vol. 29, n° 1, p. 1-13.
- 2004, *Methods of Discovery : Heuristics for the Social Sciences*, New York, W. W. Norton and Co.
- 2001a, *Chaos of Disciplines*, Chicago, University of Chicago Press.
- 2001b, *Time Matters : On Theory and Method*, Chicago, University of Chicago Press.
- 1999, *Department and Discipline : Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago, University of Chicago Press.
- 1995, « Things of boundaries », *Social Research*, vol. 62, n° 4, p. 857-882.
- 1991, « History and sociology : The lost synthesis », *Social Science History*, vol. 15, n° 2, p. 201-238.
- 1988, *The System of Professions : An Essay on the Division of Expert Labor*, Chicago, University of Chicago Press.

- ABBOTT Andrew et BARMAN Emily, 1997, « Sequence comparison via alignment and Gibbs sampling : A formal analysis of the emergence of the modern sociological article », *Sociological Methodology*, vol. 27, n° 1, p. 47-87.
- ABBOTT Andrew et HRYCAK Alexandra, 1990, « Measuring resemblance in sequence data : An optimal matching analysis of musicians' careers », *American Journal of Sociology*, vol. 96, n° 1, p. 144-185.
- BARTH Fredrik, 1981, *Process and Form in Social Life*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- BÉAUR Gérard, 1996, « Âge critique ou âge de raison ? Les dix ans d'*Histoire et Mesure* », *Histoire et Mesure*, vol. 11, n°s 1-2, p. 7-17.
- BLANCHARD Philippe, 2010, « Analyse séquentielle et carrières militantes », rapport de recherche, en ligne : hal.archives-ouvertes.fr/hal-00476193v2 (consulté en @novembre 2015).
- BONNEUIL Noël, 2010, « The mathematics of time in history », *History and Theory*, vol. 49, n° 4, p. 28-46.
- 2001, « History, differential inclusions, and narrative », *History and Theory*, vol. 40, n° 4, p. 101-115.
- 2000, « Viability in dynamic social networks », *Journal of Mathematical Sociology*, vol. 24, n° 3, p. 175-192.
- 1997, « Jeux, équilibres, et régulation des populations sous contraintes de viabilité. Une lecture de l'œuvre de l'anthropologue Fredrik Barth », *Population*, vol. 52, n° 4, p. 947-976.
- BOURDIEU Jérôme, POSTEL-VINAY Gilles, ROSENTAL Paul-André et SUWA-EISENMAN Akiko, 2000, « Migrations et transmissions inter-générationnelles dans la France du XIX^e et du début du XX^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 55, n° 4, p. 749-789.
- BRUNO Anne-Sophie, 2010, *Les chemins de la mobilité. Migrants de Tunisie et marché du travail parisien depuis 1956*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- CEDERMAN Lars-Erik, 2005, « Computational models of social forms : Advancing generative process theory », *American Journal of Sociology*, vol. 110, n° 4, p. 864-893.
- CERUTTI Simona, 2008, « Histoire pragmatique, ou de la rencontre entre histoire sociale et histoire culturelle », trad. Par Sami Bargaoui, *Tracés*, n° 15, p. 147-168.
- 1995, « La construction des catégories sociales », dans Jean Boutier et Dominique Julia (eds.), *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, p. 224-234.
- CHAMPY Florent, 2009, *La sociologie des professions*, Paris, Puf.
- CHAUVARD Jean-François, 2004, « Source notariale et analyse des liens sociaux. Un modèle italien ? », dans Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, Vincent Gourdon et François-Joseph Ruggiu (eds.), *Liens sociaux et actes notariés dans le monde urbain en France et en Europe, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, p. 87-108.
- CHIAPPORI Pierre-André et GRIBAUDI Maurizio, 2001, « La notion d'individu en microéconomie et en micro-histoire », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (eds.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la MSH, p. 283-315.

- FABIANI Jean-Louis, 2003, « Pour en finir avec la réalité unilinéaire. Le parcours méthodologique de Andrew Abbott », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 58, n° 3, p. 549-565.
- GINZBURG Carlo, 2003, « Déchiffrer un espace blanc », dans *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, trad. par Jean-Pierre Bardos, Paris, Gallimard, Seuil, Éditions de l'EHESS, p. 8-97.
- 1993, « Microhistory : Two or three things that I know about it », trad. par John et Anne C. Tedeschi, *Critical Inquiry*, vol. 20, n° 1, p. 10-35.
- 1980a, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, trad. par Monique Aymard, Paris, Flammarion. Édition originale : *Il formaggio e i vermi : Il cosmo dun mugnaio del '500*, Turin, Einaudi, 1976.
- 1980b, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », trad. par Jean-Pierre Cottureau, *Le Débat*, n° 6, p. 3-44.
- GRENDI Edoardo, 1975, « Il "daumardismo" : Una via senza uscita ? », *Quaderni storici*, n° 29-30, p. 729-737.
- 1977, « Microanalisi e storia sociale », *Quaderni storici*, n° 35, p. 506-520.
- GRENIER Jean-Yves, 2001, « Du bon usage du modèle en histoire », dans Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (eds.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la MSH, p. 71-101.
- GRENIER Jean-Yves et LEPETIT Bernard, 1989, « L'expérience historique. À propos de C.-E. Labrousse », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 44, n° 6, p. 1337-1360.
- LEMERCIER Claire et OLLIVIER Carine, 2011, « Décrire et compter. Du bricolage à l'innovation : questions de méthode », *Terrains et Travaux*, vol. 2, n° 19, p. 5-16.
- LEMERCIER Claire et ROSENTAL Paul-André, 2010, « The structure and dynamics of migration patterns in 19th-century northern France », en ligne : halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00450035 (consulté en @novembre 2015).
- LEMERCIER Claire et ZALC Claire, 2007, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte.
- LEPETIT Bernard, 1999, « La société comme un tout : sur trois formes d'analyse de la totalité sociale », *Cahiers du CRH*, n° 22, en ligne : ccrh.revues.org/2342 (consulté en @novembre 2015).
- LEPETIT Bernard (ed.), 1995, *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel.
- LEPETIT Bernard et TOPALOV Christian (eds.), 2001, *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin.
- LEVI Giovanni, 2001 [1985], « Les dangers du geertzisme », trad. par Pierre Savy, *Labyrinthe*, n° 8, p. 36-45.
- 1989a, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, trad. par Monique Aymard, Paris, Gallimard. Édition originale : *L'eredita immateriale : Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Turin, Einaudi, 1985.
- 1989b, « Les usages de la biographie », trad. par Olivier Christin, *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 44, n° 6, p. 1325-1336.
- MAGNÚSSON Sigurdur Gylfi, 2003, « The singularization of history : Social history and microhistory within the postmodern state of knowledge », *Journal of Social History*, vol. 36, n° 3, p. 701-735.

- MERCKLÉ Pierre et ZALC Claire, 2014, « Trajectories of the persecuted during the Second World War : Contributions to a microhistory of the Holocaust », dans Philippe Blanchard, Félix Bühlmann et Jacques-Antoine Gauthier (eds.), *Advances in Sequence Analysis : Theory, Method, Applications*, New York, Heidelberg, Dordrecht, Londres, Springer International Publishing, p. 171-190.
- MILO Daniel S., 1990, « Pour une histoire expérimentale, ou la gaie histoire », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 45, n° 3, p. 717-734.
- MILO Daniel S. et BOUREAU Alain (eds.), 1991, *Alter histoire. Essais d'histoire expérimentale*, Paris, Les Belles Lettres.
- REVEL Jacques, 1996, « Micro-analyse et construction du social », dans Jacques Revel (ed.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, Seuil, Éditions de l'EHESS, p. 15-36.
- ROSENTAL Paul-André, 2006, « Micro-histoire », dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (eds.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Puf.
- 2002, « Pour une analyse mésoscopique des migrations », *Annales de démographie historique*, n° 104, p. 145-160.
- 1999, *Les sentiers invisibles. Espaces, familles et migrations dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- 1997, « Outil ou fétiche. La laïcisation de l'analyse factorielle dans les sciences sociales », *Histoire et Mesure*, vol. 12, n°s 3-4, p. 185-196.
- 1996a, « Construire le "macro" par le "micro" : Fredrik Barth et la *microstoria* », dans Jacques Revel (ed.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, Seuil, Éditions de l'EHESS, p. 141-161.
- 1996b, « La rue mode d'emploi. Les univers sociaux d'une rue industrielle », *Enquête*, n° 4, p. 123-143.
- TILLY Charles, 2004, « Observations of social processes and their formal representations », *Sociological Theory*, vol. 22, n° 4, p. 595-602.
- TRIVELLATO Francesca, 2011, « Is there a future for italian microhistory in the age of global history ? », *California Italian Studies*, vol 2, n° 1, en ligne : escholarship.org/uc/item/0z94n9hq (consulté en @novembre 2015).
- ZALC Claire, 2010, *Melting shops. Une histoire des commerçants étrangers en France*, Paris, Perrin.